

Jean-G. Lossier

Autor(en): **Mugnier, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

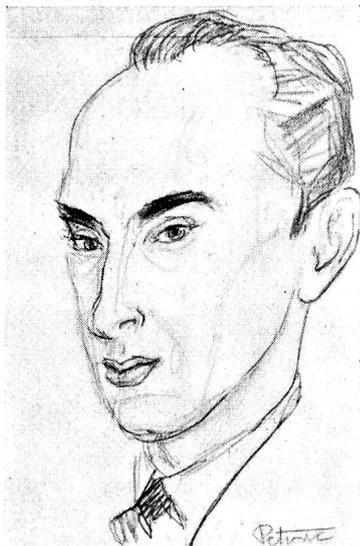
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Jean-G. Lossier

VU PAR HENRI MUGNIER

Comme il y a certains sujets dont on parle avec plus de bonheur que d'autres, il y a certains hommes que l'on évoque avec une joie singulière, plus profonde, plus vraie. Jean-G. Lossier est de ceux-ci. Ce poète de moins de quarante ans a un charme indéfinissable qui tient, je crois, à une espèce de nonchalance d'artiste mariée à un sérieux de professeur, et de professeur de sociologie, c'est-à-dire d'homme attaché au social, à l'homme en lutte avec lui-même et la vie d'alentour. Ainsi, avec Jean Lossier, les sujets les plus ardu prennent tout de suite, quand nous en discutons, l'allure d'une belle aventure qui vient à vous. En lui, en son esprit autant qu'en son cœur, le poète est si présent, si actuel, que c'est lui qui aborde le social et lui donne à chaque fois le haut goût d'une conquête chevaleresque et charmante. On sent cela tout particulièrement dans sa thèse de doctorat en sociologie: *Proud'hom et l'Art social*. Quelle vie n'y a-t-il pas entre les lignes de cette défense de l'Art un peu particulière du peuple. Quelle vie, mais oui, et quel sympathique enthousiasme. Un poète, seul, pouvait travailler de la sorte à défendre un autre défenseur du peuple, ce Proud'hom qui lui aussi était un vrai poète; car il n'y a que les poètes pour prendre certaines attitudes devant les durs problèmes de la vie.

Ainsi, on l'a bien vu pour Jean Lossier, quand, dès le début de la guerre, nommé Directeur-adjoint d'une des grandes divisions de l'Agence centrale des prisonniers de guerre, fondée à Genève par le Comité international de la Croix-Rouge, il eut à s'occuper plus particulièrement des civils, ces malheureux qu'aucune convention ne protégeait et en faveur desquels il fallait entreprendre d'innombrables démarches. Jean Lossier a écrit en 1943 dans la *Revue internationale de la Croix-Rouge* un article où il relate cette lutte de chaque instant dans la défense des civils, ainsi que le mécanisme des messages familiaux de 25 mots. Son nom, d'ailleurs, restera attaché à cette œuvre, car c'est lui qui dès 1940 donne son extension prodigieuse au Service des messages civils du C. I. C. R. qui fit passer près de 25 millions de messages entre les pays belligérants, par Genève où ils étaient tous reçus, classés, censurés et réexpédiés.

A la fin des hostilités, Jean Lossier entre à la rédaction de la *Revue internationale de la Croix-Rouge* et, surtout, il écrit ce livre admirable — aujourd'hui traduit en six langues — *Solidarité*. Dans ce petit livre, Lossier a dressé la signification morale de la Croix-Rouge et condensé toute l'expérience humaine accumulée au long de la guerre.

Privat-docent de sociologie à l'Université de Genève, collaborateur à maints journaux et revues sociales et philosophiques de Suisse et de l'étranger, Jean Lossier aime à conférer et écrire sur les problèmes si actuels du «*Travail Social*», ce que les Anglais nomment «*Social-Work*», et, déjà en bien des pays, on le distingue et on l'appelle, tant il est vrai que son talent, son savoir et sa science ne le disputent qu'à sa générosité native.

En 1943, la *fondation Schiller*, à Zurich, couronnait le deuxième recueil de poèmes de Jean Lossier: *Haute Cité*. Le recueil précédent: «*Saisons de l'Espoir*», que M. Marcel Raymond a préfacé, avait déjà valu à son auteur, mieux que l'estime de ses pairs, une admiration que pour ma part j'ai grandement partagée. Comme l'écrit M. Marcel Raymond en sa préface, Jean Lossier «ne cesse d'aspirer au sublime». Une espèce de «sursum corda» vous anime, vous élève, ajoute M. Raymond. Mais comment, mieux qu'en citant quelques vers, faire comprendre à la fois que sentir cet élégiaque frémissement qu'est la poésie de Lossier?

Jadis

*J'ai rapporté pour vous d'une ardente recherche
Aux pays cascadants jusqu'au seuil du bonheur
Le sourd bourdonnement des âmes qui se cherchent
Les impalpables choses d'aveugles voyageurs.
J'ai cheminé longtemps car la moindre colline
Dérobaît au regard les humides forêts
Où s'opère en un jour la floraison divine.
Me voici parmi vous, attaché pour jamais.
Aux gestes des saisons, aux émois de la terre,
Au miracle incessant des arbres et de l'eau
Moi qui là-bas errais aux sources de lumière
Et dont le corps n'était que le chant des oiseaux.*

Certes non, ce n'est point là une poésie jaillie de source incontrôlée. On voit bien ce que l'intelligence y a comme part et comme reflet, tant il est certain que Lossier médite et mûrit et travaille les moindres de ses vers. Et c'est beaucoup cette critique intime que je sens autant que je sais qui me rend la poésie de Jean Lossier pour une des plus authentiques de celles qui fleurissent en pays romand. Cependant, malgré cela, malgré sa volonté à n'écrire qu'en vers mesurés et pleins, Lossier, je présume, ne sera pas fatalement compris et admiré par le commun.

Et je suis presque tenté de dire tant mieux, parce que Lossier, en sa personne, en son caractère et en son œuvre, n'a absolument rien à voir avec le commun; c'est un être d'élite, d'exception, et sa poésie ne pouvait pas ne pas en être l'image, et vivante, et secrète. Les sujets qu'il aborde ne sont point communs et leur transposition poétique ne l'est point non plus.

Jean Lossier œuvre lentement. Aussi est-ce avec certitude que ceux qui le suivent peuvent assurer qu'il est un de ces poètes marqués pour illustrer sa petite patrie à la fois que la poésie, cette immensité.

UN LIVRE A LIRE

«LA VINGT-CINQUIÈME HEURE»

Par Virgil Gheorghiu

Dans les temps apocalyptiques que nous vivons, les ouvrages prophétiques ne manquent pas. Une multitude de groupes humains, plus ou moins restreints, unis sous une quelconque étiquette, se penchent sur le patient «Humanité», puis arborent en oriflamme, à grand tapage et en exclusivité, la formule du philtre magique qui le sauvera. Les messies-docteurs défilent un à un ou par corporations et chacun établit son diagnostic et son ordonnance en fonction de ses intérêts ou de son optique particulière. Nul ne conteste la possibilité d'un salut en présence de tant de sauveteurs.

Or voici qu'un nouveau prophète se lève qui ose proclamer que la vingt-cinquième heure a sonné, «celle qui vient après la dernière, où même la venue d'un messie ne résoudrait rien».

Le gigantesque combat livré entre l'individu conscient et la société de plus en plus déshumanisée, se termine par l'écrasement du premier, réduit au rôle d'«esclave technique». L'idéal du XX^e siècle: s'identifier à la machine, infaillible et infatigable.

L'homme est le grand vaincu de l'essor des sciences. La valeur imprescriptible de l'homme, révélée par Jésus-Christ, est devenue un mot vide de sens dans un monde construit sur des données techniques et économiques. Le démiurge succombe sous le poids de sa propre création.

L'organisation rationnelle de la société, poussée jusqu'à ses dernières limites, ne saurait plus concevoir l'homme que comme un facteur de production, une machine imparfaite, mais souple, peu onéreuse et remplaçable à volonté. Etre raisonnable, pour l'homme de demain, consistera à plier son esprit aux exigences supérieures des règlements dont le mérite essentiel est de dégager de toute responsabilité ceux qui les appliquent.

Irresponsabilité, dès lors impersonnalité, tel est le stade du progrès atteint de nos jours. Plus de coupables et plus d'innocents. Oui, nous sommes bien «par delà le bien et le mal», comme le voulait Nietzsche. L'homme est devenu aussi neutre que la machine. Qu'importe donc qu'il croupisse dans les camps, qu'on l'affecte à un travail stupide et avilissant, qu'on l'arrache à sa terre natale et aux siens sous le moindre prétexte d'ordre racial, nationaliste, politique ou militaire. «Dans la société contemporaine, le sacrifice humain n'est même pas digne d'être mentionné. La vie

humaine n'a de valeur qu'en tant que source d'énergie. Les critères sont purement scientifiques. C'est la loi de notre sombre barbarie technique.»

Certains penseront: un nouveau procès du communisme... Erreur. Je crois que le mot ne figure pas dans le livre. Il s'agit du procès et de la condamnation sans appel de la Société Occidentale Technique, étrangère et fatale à la vie de l'Esprit.

L'auteur a essayé de considérer les aboutissants logiques de l'évolution actuelle. Il échappe à toute catégorie d'écrivains, de par le caractère prophétique nihiliste de son œuvre. Il ne vise qu'à jeter à la face du monde cette seule vérité: C'est trop tard: tout est perdu.

Ce livre réjouira tous les existentialistes qui voudront peut-être, en Gheorghiu, reconnaître l'un des leurs. Il est toutefois permis de penser qu'en jugeant la partie perdue sans rémission, l'auteur finit par être victime du même système syllogistique qu'il condamne dans la Société technique. C'est manquer de foi, en l'homme et avant tout en lui-même. A quoi bon dire aux gens que tout espoir est vain et se payer le luxe d'écrire un roman pour illustrer ce thème? Si le livre invitait au suicide ou à la repentance, on comprendrait encore. Mais j'oublie que, selon lui, la liberté de fixer son sort et de se choisir est refusée à l'homme moderne.

Or, Gheorghiu se trompe: si tout espoir était perdu, il n'aurait pas donné son manuscrit à l'éditeur. Il savait bien qu'aucun homme digne de ce nom ne pourrait rester indifférent à son cri d'angoisse, et le retentissement de «La vingt-cinquième heure» ressemble à une levée de boucliers des personnalités libres qui, tant qu'elles vivront, freineront l'évolution actuelle vers une société inhumaine.

Le mérite de ce livre est d'inviter le lecteur à une reprise de conscience de l'humain en lui, pour lui permettre de réagir contre l'aliénation technique et sociale des individus. Personne ne demeurera insensible à l'accent tragique et âpre qui anime le récit d'un bout à l'autre du volume.

Suivez donc le destin de Johann Moritz, un brave paysan roumain, arrêté sans cause. Jeté par la guerre dans 27 camps de concentration, il doit finalement s'inscrire comme volontaire avec toute sa famille dans l'armée américaine, au seuil de la troisième guerre mondiale. «Keep smiling»!

Rémy Wylér.